

H-France Review Vol. 1 (December 2001), No. 47

Leonard N. Rosenband, *Papermaking in Eighteenth-Century France. Management, Labor, and Revolution at the Montgolfier Mill, 1761-1805*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 2000. xiv + 210 pp. Tables, figures, notes, bibliography, and index. \$48.00 (cl.). ISBN 0-8018-6392-9.

Review by Philippe Minard, Université Lille-3 and CNRS-Paris.

Cette belle monographie consacrée à l'une des principales manufactures françaises de papier s'inscrit dans le renouvellement récent des études sur le monde du travail au XVIII^e siècle, à côté des grands ouvrages de Steven Kaplan, Daniel Roche ou Michael Sonenscher notamment. L'auteur présente ici de façon à la fois synthétique et exhaustive les recherches (déjà révélées par quelques articles importants) qu'il a consacrées à la papeterie des Montgolfier installée à Vidalon, près d'Annonay, dans le haut-Vivarais (à la pointe nord de l'actuel département très rural d'Ardèche). Les eaux abondantes des rivières qui confluent à Annonay expliquent la vocation manufacturière de la petite ville aux XVIII^e et XIX^e siècles : textile, tannerie, et bien sûr papeterie. La saga des Montgolfier, installés là à la fin du XVII^e siècle, est désormais bien connue : Charles Gillispie a retracé les conditions d'invention de l'aérostat à la même époque (*The Montgolfier Brothers and the Invention of Aviation*, Princeton, 1983, trad. fr. 1989), et l'historienne locale Marie-Hélène Reynaud a contribué à mettre à la disposition des chercheurs les archives de l'entreprise, qui permettent de comprendre cette " success story " familiale, dont L. Rosenband éclaire le versant manufacturier. Toutefois, un arbre généalogique aurait permis au lecteur de mieux se retrouver dans les ramifications de la famille, que notre auteur, lui, connaît comme la sienne!

L'enquête a mobilisé essentiellement les archives de l'entreprise et la documentation administrative. L'auteur est parfaitement informé des recherches récentes, comme celles de Louis André, même si sa bibliographie néglige certains travaux français portant sur d'autres secteurs manufacturiers, qui auraient pu apporter des éclairages comparatifs : Gérard Gayot sur l'industrie lainière de Sedan, par exemple (*Les draps de Sedan*, éditions de l'EHESS, 1998). La thèse de Pierre-Claude Reynard sur la papeterie d'Ambert (à paraître) offre en revanche un heureux contrepoint auvergnat.

Composé d'une succession alerte de brefs chapitres élégamment organisés, l'ouvrage reconstitue d'abord tout l'univers technique de la fabrication du papier : à partir des traités de l'époque, de leur documentation figurée, et des archives de la pratique, L. Rosenband nous donne un tableau vivant et sensible de ce monde du papier-chiffon, montrant comment s'organise une savante division du travail autour des piles qui martèlent les chiffons et des cuves où ils macèrent.

Dotée du label de " manufacture royale " en 1784 , Vidalon exploite le créneau de la qualité et des marchés extra-régionaux, sur lequel elle se heurte à la concurrence hollandaise. Le premier défi auquel s'attelle donc Etienne Montgolfier, quand son père lui confie la direction de l'entreprise, est d'importer

l'innovation mécanique qui fonde en partie la supériorité de la fabrication hollandaise : la technique du cylindre armé de tranchants, qui réduisent en charpie les tissus, bien plus vite que les piles et maillets jusqu'alors en usage. L'auteur montre bien que pareil transfert technologique repose sur les voyages de spécialistes (en l'occurrence, l'inspecteur des manufactures et académicien Nicolas Desmarest), et le recours à des techniciens : ici, l'homme-clé est un mécanicien flamand, Jean-Guillaume Ecrevisse.

Mais la principale difficulté est ailleurs : ce sont les ouvriers de la papeterie. Car, à Vidalon, se joue un terrible bras de fer autour du contrôle de l'organisation du travail, entre le " manager " et les compagnons papetiers qui défendent leurs usages anciens, ces " modes " qui constituent la base d'une quasi " république ouvrière ", selon leurs détracteurs. De fait, les ouvriers paraissent maîtres du marché du travail, en un temps où la main-d'œuvre qualifiée fait défaut, dans ce secteur en pleine expansion (ce que l'auteur ne souligne peut-être pas assez). Conscients de ce rapport de forces favorable, les compagnons réussissent à imposer un contrôle parallèle à celui du patron sur la distribution de l'emploi au sein de la manufacture. Rosenband souligne à juste titre que ces formes de contrôle ouvrier ne relèvent pas seulement de la " fiction " langagière repérée dans d'autres professions par Michael Sonenscher. Mais, inversement, on peut se demander s'il ne sur-interprète pas un document, passionnant certes, mais unique et anonyme (le "mémoire sur les papeteries du Dauphiné ", abondamment cité, et peut-être exagérément sollicité). Rosenband succomberait ici à la tentation d'une lecture trop littérale de la source, un peu à la manière de Robert Darnton avec le récit du " grand massacre des chats " survenu dans une imprimerie parisienne en 1730. [1]

Quoi qu'il en soit, de nombreuses passes d'armes opposent Pierre Montgolfier et ses ouvriers, au cours des années 1770, tout comme dans les autres papeteries que détient la famille, à Rives et près de Voiron ; chez Augustin et Joseph Montgolfier comme chez Pierre, les compagnons avaient acquis une autonomie suffisante pour imposer une sorte d'ordre intérieur qui leur est propre (perception de droits, amendes pour mauvaises conduites etc., qu'ils s'infligent entre eux). A Vidalon, le conflit se noue en octobre-novembre 1781, et l'épreuve de force tourne à l'avantage du patron, qui en profite pour se débarrasser des vétérans, les plus qualifiés et les plus influents. Ce véritable " lock-out " lui permet d'embaucher des remplaçants au pied levé parmi la main-d'œuvre locale, non qualifiée mais à coup sûr beaucoup plus docile. Ainsi se met en place un nouveau mode de " management " manufacturier : le compagnon très qualifié, fier et mobile, allant de place en place au gré de l'offre d'emploi et de ses humeurs, se trouve remplacé par un nouveau type d' " employé " recruté localement et, sinon installé à jamais dans son emploi, du moins très attaché à l'entreprise. Le patron reprend le contrôle de la main-d'œuvre par la cassure des réseaux compagnonniques, par la sélection à l'entrée en apprentissage, indépendamment des filières familiales ouvrières. Les registres du personnel conservés révèlent la coexistence d'un solide noyau d'ouvriers ainsi " domestiqués ", à côté d'un volant de main-d'œuvre mobile, composé de ces vétérans dont Montgolfier a voulu briser l'assurance. On voit ainsi s'affirmer l'exigence du certificat de congé (dont on sait que la législation royale n'a guère réussi à l'imposer ailleurs), tandis que l'usage d'un carnet personnel de l'ouvrier permet un contrôle individualisé des tâches accomplies (avec le décompte des postes occupés et des avances salariales perçues). Une gestion étroite de la main-d'œuvre se met en place, à coups de primes, d'avances, et de tutelles multiples : pressions exercées sur des familles ouvrières entièrement dépendantes de l'entreprise, paternalisme moralisateur et instruction religieuses... Notons cependant que ce " paternalisme " (mal nommé, à mon avis) ne va pas jusqu'à offrir de quelconques secours aux ouvriers malades ! La tutelle patronale n'est ici guère charitable, comme le montre bien l'auteur.

C'est sur les calculs de productivité (chapitre 15) que le livre apporte le plus de neuf. Il faut en outre signaler la qualité des tableaux donnés en annexes, à l'appui de ce chapitre, grâce aux registres du personnel, qui permettent de saisir non seulement la composition et la mobilité de la main-d'œuvre, mais aussi la distribution du travail et ses coûts. On voit que les tâches sont distribuées selon une stricte hiérarchie des postes et des affectations aux cuves (en fonction de la finesse et de la qualité du papier à produire). La main-d'œuvre reste bien payée, pour environ 250 jours de production annuelle effective, auxquels s'ajoutent 35 jours de travaux d'entretien. Mais cette moyenne recouvre une forte saisonnalité liée aux fluctuations du niveau des eaux. En revanche, quant au rythme hebdomadaire, la production fléchit à peine les lundis, et c'est plutôt du aux changements d'équipes et aux tâches de maintenance qu'à un quelconque loisir ouvrier : on ne célèbre pas saint Lundi chez les Montgolfier ! Et les journées de travail sont longues : de 4 H. du matin à 20 H.

Pareille gestion disciplinaire rappelle bien sûr le cas bien connu de la manufacture d'indiennes Oberkampf à Jouy-en-Josas. L'auteur ne néglige pas cette comparaison, mais il est dommage qu'il ne nous en dise pas plus concernant la main-d'œuvre nouvelle recrutée par Montgolfier, à la manière justement dont Alain Dewerpe et Yves Gaulupeau en avaient repris l'étude chez Oberkampf (non cité ici).^[2] Il est vrai que cela eût entraîné le livre au-delà de l'objet qu'il s'est clairement assigné : analyser le changement de gestion de la main-d'œuvre au tournant du conflit de 1781. Mais on ne comprend pas bien comment il a été possible de substituer aussi rapidement des ouvriers recrutés localement aux compagnons qualifiés mis dehors. Les archives ne disent pas comment les premiers ont pu être formés pour remplacer sans problème les seconds.

Il n'en reste pas moins que nous disposons là d'un travail solide, informé, de facture élégante et soignée. Le cas de la papeterie de Vidalon éclaire d'un jour neuf la genèse de la discipline manufacturière à la fin du XVIIIe siècle. Qui plus est, l'ouvrage est écrit dans une langue fort agréable.

NOTES

[1] Voir Roger Chartier, "Texts, symbols, and Frenchness", *Journal of Modern History*, 57:4 (1985), p.682-695; et Philippe Minard, *Typographes des Lumières* (Seysssel: Champ Vallon, 1989, p. 173-175).

[2] Alain Dewerpe et Yves Gaulupeau, *La fabrique des prolétaires. Les ouvriers de la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas, 1760-1815* (Paris: Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1990).

Philippe Minard
Université Lille-3 and CNRS-Paris
philippe.minard@ens.fr

Copyright © 2001 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews

at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of *H-France*. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172